des deux offices à la mort de l'un des titulaires (arrêt du conseil du 31 janvier 1606). Les émoluments étaient fixés à 400 livres de gages pour chacun ; mais Jean Pilon étant mort au commencement de 1607, le roi augmenta les appointements du survivant de ceux du défunt, portant à 800 livres les gages de son «cher et bien-aimé sculpteur, Guillaume Dupré.» Avant de le nommer à cette charge, Henri IV avait déjà apprécié le mérite de G. Dupré; vers 1597, il avait vu, pour la première fois, une sculpture de cet artiste : « En la gentillesse et la grâce de l'ouvrage qui lui fut présenté, ayant reconnu que Dupré promettoit quelque chose de grand et de hardy s'il estoit employé à la sculpture, cela meut Sa Majesté de le retenir à son service et de luy donner logis au Louvre et cent escus d'appointements. » C'est Dupré lui-même qui s'exprime ainsi dans un mémoire daté du 22 août 1603, lequel n'est point à l'avantage de sa modestie.

Les collections de la Bibliothèque nationale renferment de très-beaux spécimens de l'œuvre de G. Dupré ; des clichés de bronze, relevés avec soin sur les originaux, sont exposés dans les vitrines du musée monétaire de la Monnaie de Paris, qui possède aussi quelques poinçons de ce maître illustre. Le côté le plus saillant de son talent est une ampleur majestueuse, qui donne à ses œuvres une allure pleine de grandeur et une harmonie parfaite. Ses sujets sont traités avec élévation et noblesse, ses portraits présentent un caractère approprié au personnage ; on y trouve le modelé, la ressemblance et la vie. C'est principalement dans les médaillons fondus qu'éclate la majesté du faire de l'artiste, qui a pu être égalé par quelques Italiens de la Renaissance, mais n'a été dépassé par personne. Pour juger de l'aisance, de la richesse du burin de G. Dupré, il faut voir les magnifiques portraits de Henri IV ; de Marie de Médicis; de Louis XIII enfant; du cardinal de Richelieu; de Gaston d'Orléans; du prince de Condé; de Charlotte de Montmorency, son épouse; de Victor Amédée de Savoie et de sa femme Christine de France; de François IV de Mantoue; du duc Charles de Nevers; de Christine de Lorraine, épouse de Ferdinand de Médicis; ceux de Cosme II de Médicis et de son épouse Marie-Madeleine d'Autriche; du duc François de Médicis, leur fils; du connétable d'Albert de Luynes; du doge Marc-Antoine Memmo; du duc de Lesdiguières; du chancelier d'Aligre; de Méri de Vic, garde des sceaux ; de P. Séguier; du chancelier Brulart de Sillery; d'Ant. Coiffier, marquis d'Effiat; du maréchal de Toyras; du maréchal de Bassompierre ; de Henri de Rohan, prince de Léon ; du duc d'Epernon; du duc de Béthune-Sully; du maréchal d'Argencourt; des conseillers P. Jeannin, de Loménie, Simon Vigor; du duc d'Orange, comte de Nassau; de Pierre Maridat; de Claude d'Expilly ; du président Jean Luillier; de Balthazar de Villars; du président Nicolas de Bailleul; de Jacques Boileau, intendant des jardins du roi Louis XIII; de Marguerite d'Etampes ; de saint François d'Assise; du président Antoine Guyot; du cardinal Maffeo Barberini, qui devint le pape Urbain VIII; de Jean Héroard, seigneur de Vaugreneuse, premier médecin de Louis XIII; etc., etc. Plusieurs de ces portraits sont des médaillons sans revers; les autres sont des médailles qui ont été frappées des deux côtés; les revers représentent des sujets composés d'un dessin très-ferme, d'une heureuse disposition et d'une grande allure, où la noblesse de l'ensemble le dispute au fini et à l'entente du détail. Plusieurs de ces sujets présentent des allégories ingénieuses, des emblèmes et des devises d'un véritable intérêt. En outre, les coins des monnaies du règne de Henri IV et ceux de la minorité de Louis XIII ont été gravés d'après les types fournis par G. Dupré au tailleur général des monnaies. Ces types sont très-remarquables et sont conservés comme des monuments de l'art de la gravure monétaire. Quelques auteurs, M. Lenormant entre autres, dans son *Trésor de numismatique et de glyptique*, ont donné à Dupré le prénom de Georges ; cela vient de ce que certaines médailles sont signées *Georgius Dupré*, bien que son œuvre, en général, ne porte que la signature *G. Dupré;* mais il en est une, celle du maréchal de Toyras, qui porte les mots *Guil. Dupré*. Il n'y a, d'ailleurs, aucun doute à cet égard, les médailles signées G. Dupré, Georges ou Guillaume Dupré sont bien du même artiste; il est possible que les deux prénoms de Georges et de Guillaume lui aient appartenu, car on ne peut admettre qu'il ait existé un second Dupré du prénom de Georges, ayant le même style, le même faire, la même manière que Guillaume. Il n'est pas probable non plus que le grand Dupré, ainsi qu'on l'a nommé, ait eu un fils exerçant son art, car il eût hérité, après son père, de l'office de contrôleur des poinçons et effigies, qui, devenu vacant à la mort du titulaire, fut réuni à celui de tailleur général, entre les mains de J. Varin.

DUPRÉ (Maurice), historien et biographe, né à Paris vers 1595, mort à Amiens en 1645. Il fut chanoine de l'abbaye de Saint-Jean, à Amiens, et prieur des prémontrés d'Olincourt. Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages, dont trois seulement ont été publiés. Nous citerons la *Vie de sainte Ulphe* (Amiens, 1637), et *Annales breves ordinis Præmonstratensis* (Amiens, 1645).

DUPRÉ (Marie), femme poëte française, née au commencement du XVIIe siècle, d'une sœur de Roland Desmarets et de l'académicien Jean Desmarets de Saint-Sorlin. Dès l'enfance, elle manifesta une grande inclination pour l'étude et de l'éloignement pour les amusements ordinaires de son âge. Voyant ces dispositions précoces, son oncle Roland Desmarets prit soin de son éducation; il lui enseigna le latin, le grec, la rhétorique et la philosophie; Cicéron, Ovide, Quinte-Curce lui étaient familiers. Ensuite elle étudia Descartes, et le fit avec tant d'application, qu'on la surnomma la *Cartésienne*. Elle faisait aussi des vers français très-agréables, et possédait la langue italienne. La réputation de Marie parvint jusqu'à Mlle de Scudéry et Mlle de La Vigne, qui se lièrent avec elle et entretinrent pendant longtemps un commerce d'amitié et de littérature. Marie Dupré perdit son oncle Roland Desmarets en 1653, et, à cette occasion, un poëte du temps, Jean de Verjus, lui adressa une ode en latin, qui se trouve parmi les œuvres de Roland Desmarets, et que Titon du Tillet a placée dans son *Parnasse français*.

Le père Bouhours a recueilli les poésies de Marie Dupré : les *Réponses d'Iris à Climène*, c'est-à-dire à Mlle de La Vigne, sont fort remarquables. Dans sa correspondance, le comte Bussy-Rabutin en fait un éloge pompeux.

DUPRÉ, surnommé le **Grand**, un des plus célèbres danseurs de la moitié du XVIIIe siècle. Il fut le roi de la danse à l'Opéra en attendant que Gaëtan Vestris, son élève, en fût le *dieu* ou le *diou*, pour parler comme ce vaniteux Florentin. Dupré, que son talent, sa taille peut-être, ont fait appeler le *Grand*, ni plus ni moins que Louis XIV et Napoléon, était un homme superbe, de belle figure, de formes admirables, mesurant par la taille cinq pieds huit pouces. Aussi un poëte, son contemporain, a-t-il pu dire de lui :

> Ah! je vois Dupré qui s'avance :
> Comme il développe ses bras!
> Que de grâces dans tous ses pas!
> C'est, ma foi, le dieu de la danse.

La réunion de trois talents tels que Dupré, Mlle Sallé, Mlle de Camargo, et les progrès que fit la danse par le secours de ces virtuoses, marquent le seconde époque de cet art chez nous. Après avoir joui d'une réputation dont on se ferait difficilement une idée aujourd'hui, non-seulement comme danseur, mais aussi comme compositeur des ballets de l'Opéra, Dupré se retira avec sa pension, et l'on ignore l'époque de sa mort comme on ignore la date de sa naissance. On peut supposer qu'il était Normand. C'est en s'exerçant à jouer du violon sur le théâtre de Rouen que l'idée lui vint de se faire danseur. Chargé de régler, dans l'orchestre, les gambades sur la scène d'un sien ami nommé Leclair, celui-ci, très-peu satisfait de ses symphonies, lui dit un jour : « Tu racles ton violon de façon à me désespérer. — Il est possible que cela soit ainsi, mais il faut convenir que tu danses comme un cuistre. Fais-toi musicien, puisque tu as l'oreille si délicate, le goût si difficile, et que la nature marâtre t'a refusé l'agilité, les grâces du danseur. — Par la même raison, réplique l'autre, pourquoi ne danserais-tu pas? La maladresse de ton archet fait admirablement présumer de l'habileté de tes jambes? — Peut-être avons-nous pris l'un et l'autre une fausse route.— Donne-moi ton violon; je sais déjà la gamme, et je vais t'apprendre à danser les menuets que tu me feras jouer.» Les deux amis s'étaient rendu justice; ils changèrent de place et de profession. L'un et l'autre arrivèrent en première ligne dès qu'ils eurent adopté la voie qui convenait à leurs aptitudes, et porté leurs regards, leurs efforts vers le nouveau but où les appelait leur génie. Dupré, pitoyable musicien, devint ce danseur inimitable dont le beau monde raffolait; son ami Leclair, le disgracieux danseur, se plaça plus tard à la tête de notre école de violon; c'est le premier violoniste français que l'on ait vu disputer la palme aux virtuoses italiens. En un mot, les deux obscurs artistes du théâtre de Rouen occupèrent à notre Académie de musique la première place. Dupré apporta d'heureuses modifications à la *Chorégraphie*, ou l'*Art d'écrire la danse par caractères*, *figures et signes démonstratifs* du chorégraphe Feuillet, et précéda ainsi Noverre dans une voie que ce dernier devait suivre avec tant de succès.

DUPRÉ, joaillier français, né aux environs de Grenoble, mort à Paris vers 1772. En fondant des cristaux pour composer de faux diamants, il découvrit, en 1759, un nouveau feu grégeois dont les effets étaient, paraît-il, analogues à celui de Callinique. C'était un liquide inflammable et inextinguible qu'on enfermait dans des bouteilles de grès et qui conservait la propriété de brûler même sur l'eau. Louis XV acheta, moyennant une pension de 2,000 livres et le cordon de Saint-Michel, le secret de cette terrible substance, et le laissa mourir avec l'inventeur.

DUPRÉ (Adrien), voyageur français, mort à Smyrne en 1831. Il remplit divers postes dans les consulats d'Orient et publia : *Voyage aux ruines de Nicopolis en Epire en* 1797 (Paris, 1818, in-8°); *Voyage en Perse dans les années* 1807, 1808, 1809, *en traversant l'Anatolie, la Mésopotamie* (Paris, 1819, 2 vol. in-8°, avec cartes).

DUPRÉ (Jean), sculpteur toscan d'origine française, né à Sienne en 1817, mort à Rome en 1869. Artiste sincère, illuminé de cette foi robuste que l'on n'a plus aujourd'hui, Dupré n'a pas réalisé les espérances qu'avait fait concevoir sa brillante organisation; mais on ne peut lui en faire un crime; car le pauvre artiste eut à dépenser, au début de sa carrière, le meilleur de ses forces pour subsister seulement et ne pas mourir de faim. Son père, ouvrier sculpteur en bois, s'efforça, autant qu'il était en lui, d'aider à l'avenir de son fils, qu'il adorait, et voulut lui faire donner l'éducation nécessaire à tout artiste; il y serait parvenu peut-être, à force de travail et de privation, si la mort de sa femme n'eût troublé profondément sa vie. La misère s'abattit sur la famille, et le père, ne pouvant plus nourrir son enfant, se vit réduit à le placer, comme apprenti, chez un menuisier du voisinage. Jean n'avait pas douze ans; il se livra avec résignation au travail manuel. Bientôt, quelques personnages de la prélature romaine, pour lesquels il travaillait, remarquèrent en lui des instincts plus distingués que ne le comportait sa situation; ils s'intéressèrent à son avenir et lui donnèrent les moyens d'étudier la sculpture. Dupré fut tellement sensible à ce bienfait, qu'il entra d'enthousiasme dans les idées de ses protecteurs, et, sincère dans sa foi nouvelle, il crut ne pouvoir mieux prouver sa reconnaissance qu'en consacrant son talent tout entier à la religion. Peut-être eut-il tort, car un parti pris est toujours un obstacle au développement des facultés. Ses progrès rapides et brillants donnèrent tout de suite de lui l'idée la plus haute. Quelques *Bustes* de cardinaux, exposés à Rome, y firent sensation. Un peu plus tard, une figure d'*Abel*, d'un sentiment exquis, lui valut un beau succès au Salon de Paris en 1855 et une première médaille bien méritée. Dès lors, chacune de ses productions vint montrer un côté nouveau de son talent souple et vigoureux, appuyé sur une science véritable et un goût des plus purs. Artiste laborieux, chercheur patient, il n'a pas produit autant qu'on le désirerait; il se mit tard à l'œuvre, et la mort le surprit jeune encore; mais son œuvre ne compte guère que des morceaux hors ligne : une *Pietà*, le *Buste de M*[me] *Dora d'Istria* (1867), le *Triomphe de la Croix*, une superbe figure de *Caïn*, la *Base de la coupe égyptienne du palais Pitti*. Lorsqu'il mourut, Dupré était membre associé de l'Institut de France et chevalier de la Légion d'honneur. Si son nom n'a pas acquis la célébrité bruyante de certains autres, c'est qu'il était d'une rare modestie. Humble parmi les humbles, il acceptait n'importe quel prix de ses œuvres, et il l'acceptait comme un bienfait, dont il gardait une profonde gratitude. Chez un artiste de cette valeur, pareille humilité serait blâmable si elle n'eût été sincère; mais Dupré avait toujours sous les yeux l'état précaire et les difficultés de ses premières années.

DUPRÉ (Jules), paysagiste français, né à Nancy en 1812. Peintre et vrai paysagiste, M. Dupré aima de très-bonne heure les arbres et les champs; mais sa famille le destinait à l'industrie; son frère eût désiré lui confier un jour la direction de sa fabrique de porcelaine. Enfant, il se prépara docilement à cet avenir; mais l'adolescence éveilla en lui des idées très-différentes; croquer un coin de paysage à l'ombre d'un buisson était pour lui plaisir si grand, qu'il oubliait entièrement la porcelaine et la fabrique. Aussi son père, pour ne pas compromettre ses intérêts, le laissa-t-il bientôt s'abandonner librement à son goût pour la peinture. M. Jules Dupré en a su profiter, et, bien qu'il ne soit pas de la taille des Corot, des Français, des Daubigny, etc., il n'en est pas moins un maître distingué qui fait honneur à l'école française.

Le Salon de 1831 fut son exposition de début. Il s'y fit remarquer par plusieurs *Etudes d'après nature*, reproduisant des vues de la Haute-Vienne, de l'Ile-Adam et de Montmorency. On trouva de la verve dans ces débuts, où l'impression était encore hésitante, mal précisée; il y avait de la finesse, de la naïveté. On l'encouragea beaucoup, et il n'a pas trompé les espérances qu'il avait données. En 1835, mûri par plus de travail et d'études, M. Dupré présenta quelques toiles où se révélait cet imprévu pittoresque que l'on puise dans la nature quand on sait bien l'observer, car c'est une véritable science. On remarquait, entre autres morceaux réussis, une *Vue des environs d'Abbeville*, d'un jet vigoureux et vraiment magistral. L'*Intérieur d'une cour rustique* faisait aussi partie de cette exposition, qui valut à l'auteur une médaille de deuxième classe. Plus tard, l'*Entrée d'un hameau dans les Landes*, un beau *Soleil couchant*, etc., vinrent révéler un côté nouveau du talent de M. Dupré, et consacrèrent sa notoriété. C'est même à propos de ce *Soleil couchant* que l'artiste fut décoré en 1849. Il a souvent, depuis, pris part à nos expositions, et toujours avec succès. Le Musée du Luxembourg possède une ou deux de ses meilleures œuvres. Dans les ventes célèbres, ce critérium des talents modernes surtout, ses toiles se tiennent constamment dans des prix honorables qui prouvent qu'elles sont toujours appréciées. Il a produit à l'Exposition universelle de 1867 douze paysages fort remarquables : *Forêt de Compiègne*, la *Gorge des Eaux-Chaudes*, *Passage d'animaux sur un pont*, une *Bergerie dans le Berry*, la *Vanne*, la *Route tournante de la forêt de Compiègne*, un *Marais dans la Sologne*, *Route dans les Landes*, la *Saulée*, *Cours d'eau en Picardie*, *Retour du troupeau*, *Souvenir des Landes*.

DUPRÉ (Noël-Simon), médecin français, célèbre professeur d'anatomie et de médecine opératoire, né à Quarré-les-Tombes, les 24 décembre 1814. Il s'est fait recevoir docteur à Paris en 1840.

M. Dupré est très-connu de tous les élèves en médecine et de tous ceux qui aiment à trouver réunis un talent réel et un noble caractère. Poussé par une vocation irrésistible, il fut un héros, on pourrait même dire un martyr de l'enseignement libre. D'autres, dans la même voie, ont fini par conquérir chaires officielles, honneurs, richesses... Rien de tout cela n'est échu à l'humble et modeste professeur de l'Ecole pratique de Paris. Mais, en revanche, dans son long et triste labeur, il a conquis quelque chose de plus précieux que tout le reste, la vive et profonde affection de plusieurs générations d'élèves. Toute sa vie s'est écoulée à l'Ecole pratique, où une foule d'auditeurs se presse à ses cours d'anatomie et de médecine opératoire. C'est un esprit vif, original, excentrique, frondeur, aux libres allures, qui n'est pas sans quelque parenté lointaine, par son humeur gauloise et railleuse, avec le plus indiscipliné des médecins, le fameux Rabelais; c'est en même temps un esprit convaincu, enthousiaste, chercheur, qui s'est fait l'ardent apôtre de la liberté d'enseignement.

Indépendamment de sa thèse inaugurale pour le doctorat : *Influence de la strychnine sur le système nerveux chez les grenouilles* (1840), dans laquelle l'auteur démontre, contrairement à l'opinion de Magendie, que les animaux empoisonnés par la strychnine meurent par épuisement de l'influence nerveuse; outre deux autres thèses de concours, soutenues devant la Faculté de médecine, *Sur les tissus élastiques* (1853), *Sur le développement de la structure du système nerveux* (1856), on lui doit plusieurs Mémoires, adressés soit à l'Académie de médecine, soit à l'Académie des sciences : *Sur la physiologie du système nerveux*, *Sur la conservation des chairs animales* (1847). Nous citerons encore de lui un *Mémoire sur la liberté de l'enseignement* (1865); une *Esquisse de la méthode de* son *enseignement anatomique*, dans le *Moniteur des Hôpitaux;* un autre *Mémoire sur la liberté de l'enseignement*, couronné par le Comité médical des Bouches-du-Rhône (1868); la *Science et la méthode en face du problème social* (1870). Cet ouvrage n'est, en réalité, que le développement du discours prononcé par le docteur Dupré à l'Ecole pratique, en 1868, à l'ouverture de son cours de médecine opératoire. Dans ce discours, le professeur définit la méthode, la marche naturelle suivie par l'esprit humain dans ses études et dans ses opérations, et il l'examine dans ses trois grandes modalités fondamentales : 1° au point de vue de l'esthétique s'adressant au sentiment ; 2° au point de vue de la philosophie s'adressant à l'esprit; 3° au point de vue des applications professionnelles s'adressant à la pratique.

Nous citons ici, en terminant, quelques vers du docteur Dupré dans lesquels il s'est dépeint lui-même. Ils figurent en tête de sa brochure sur l'enseignement :

> Loin de moi la splendeur qui d'éclat s'environne,
> Loin de moi des héros la brillante couronne!
> Modeste dans mes goûts, modeste en mes désirs,
> En un labeur obscur je cherchai mes plaisirs.
> Et, sans que jamais rien pût lasser ma constance,
> Détruire mon ardeur, briser mon espérance,
> J'allais, de la nature inscrivant les secrets,
> Lisant et relisant ses éternels décrets.
> De l'homme j'admirais la grande architecture,
> L'arrangement parfait et l'intime structure;
> Je scrutais dans les corps, le scalpel à la main,
> Les secrets inconnus de l'organisme humain;
> Et, lorsque j'eus appris l'art qui nous fait connaître
> Ces secrets merveilleux, à mon tour je fus maître.
> J'ai vécu, sans jamais, pour prix de mon labeur,
> Convoiter la fortune avec la croix d'honneur.
> Pour moi, la vérité sort de l'expérience;
> Il n'est d'autres autels que ceux de la science.
> La science est ma foi, c'est ma religion,
> Et de mon cœur ardent l'unique ambition.

DUPRÉ D'AULNAY (Louis), administrateur et écrivain, né à Paris vers 1670, mort en 1758. Il remplit les fonctions de commissaire des guerres et de directeur général de l'administration des vivres. On lui doit, entre autres écrits : *Traité des subsistances militaires* (Paris, 1741, in-8°); *Réflexions sur la transfusion du sang* (Paris, 1749); *Aventures du faux chevalier de Warwick* (Paris, 1732).

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (Nicolas-François), statisticien, économiste, traducteur, maître des comptes, né à Paris vers 1695, mort en 1774. Sa traduction du *Paradis perdu* de Milton (Paris, 1729, 3 vol. in-12), attribuée par quelques-uns à l'abbé de Boismorand, est restée longtemps célèbre et lui valut un fauteuil à l'Académie française. On a encore de lui un *Essai sur les monnaies*, ou *Réflexions sur le rapport entre l'argent et les denrées* (1746), ouvrage trop vanté, suivant M. Blanqui, mais où l'on trouve des détails intéressants sur les monnaies du moyen âge et sur les variations du prix des denrées depuis le XIe siècle; *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort* (1762), etc.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (Emile), littérateur et homme politique français, né à Carcassonne en 1772, mort le 22 juillet 1854. Il servit dans la légion de l'Aude, puis à l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales, et devint plus tard secrétaire des commandements de la princesse Borghèse, député de l'Aude au Corps législatif, sous-préfet de l'arrondissement de Beaune. Après divers voyages en Russie, il entra comme chef du cabinet à la préfecture de police. *Hier et aujourd'hui*, satire (Paris, 1818, in-8°), eut à son apparition un certain succès. L'*Anthologie russe*, suivie de poésies orientales, publiée dès l'année 1823, et l'*Ermite en Russie*, ou *Observations sur les mœurs et les usages du commencement du* XIXe *siècle* (Paris, 1829, 3 vol. in-12, ornés de gravures et de vignettes), sont les premiers ouvrages qui aient fait connaître en France la littérature et les mœurs de l'empire des czars. On a encore de Dupré de Saint-Maur une brochure : *Essai sur les relations commerciales du département de l'Aude avec les Echelles du Levant;* l'*Espagne et le Portugal* (1808, in-8°). Il a, en outre, donné au théâtre du Vaudeville : la *Jeunesse de Préville*, ou les *Comédiens de campagne*, comédie en un acte, mêlée de couplets, jouée le 18 mai 1809 et imprimée la même année sans nom d'auteur.

DUPRÉAU (Gabriel), en latin **Prateolus**, théologien et philologue français, né à Marcoussis (Ile de France) en 1511, mort à Péronne en 1588. Il se fit connaître par la violence de son zèle contre les doctrines de Luther et de Calvin, et occupa longtemps une chaire de théologie au collége de Navarre à Paris. Ses deux meilleurs ouvrages, au rapport de La Monnoye, sont : *Commentarii ex præstantissimis grammaticis desumpti; Flores et sententiæ scribendique formulæ ex Ciceronis epistolis familiaribus desumptæ*. On a encore de lui une traduction de l'*Histoire de la guerre sainte* de Guillaume de Tyr (1573) et un recueil *De vitis, sectis et dogmatibus omnium hæreticorum* (1569), le meilleur ouvrage sur cette matière avant le *Dictionnaire des hérésies* de Pluquet.

DUPREZ (Gilbert-Louis), chanteur français, né à Paris le 6 décembre 1806. Il était le douzième enfant d'un commerçant honorable, mais peu aisé, et montra dès l'âge le plus tendre de rares dispositions pour la musique. Un heureux hasard vint en favoriser le développement. Duprez père demeurait alors rue Saint-Denis, n° 192. A côté de son logement habitait une famille d'artistes : M. Le Carpentier, violoniste de l'Opéra, sa femme, professeur de piano, et leur jeune fils qui étudiait l'art de la composition. L'enfant trouvait à les écouter un charme étrange; il retenait les airs qu'il entendait et les répétait sans cesse. Grâce à l'obligeance de Mme Le Carpentier, il apprit à déchiffrer, et, à l'âge de neuf ans, il solfiait à livre ouvert toute espèce de musique. « Chante, enfant, lui dit un jour l'excellente femme, tu deviendras un grand artiste. — Eh! madame, riposta le père avec un peu d'humeur, ce n'est pas avec vos *si* et vos *do* que vous lui donnerez du pain! » Le chef de famille n'était guère dilettante, et il ne faut pas lui en vouloir s'il méconnaissait ainsi la vocation précoce de son fils. « Un des plus heureux jours de la vie de Duprez date de cette époque, dit un biographe. Le pauvre garçon convoitait depuis longtemps une romance suspendue aux carreaux d'un étalagiste du passage Molière; mais malheureusement elle coûtait six sous! Bien des fois le dilettante en herbe passa devant la boutique en lorgnant d'un œil d'envie la bienheureuse romance; mais, hélas! il avait beau fouiller dans son gousset, il n'y trouvait qu'un vide affreux. Enfin, un jour l'enfant trouva, dans la rue Saint-Denis, une pièce de dix sous. Les trésors des Incas ne parurent pas plus brillants aux compagnons de Fernand Cortez que cette petite pièce d'argent aux yeux éblouis de Duprez. Il est bien prouvé qu'on ne meurt pas de joie, car, sans cela, l'heureux Duprez n'aurait pu accourir jusque chez le marchand de musique, qui échangea le trésor d'argent contre le trésor de papier. »

Toute la vie de Duprez est un exemple frappant de ce que peut produire le travail dirigé par une volonté ferme et constante; car cet artiste, parvenu à un si haut degré de gloire et de fortune, n'a pas fait un seul pas dans sa carrière musicale sans rencontrer d'abord des obstacles que bien des hommes auraient regardés comme insurmontables. A l'âge de dix ans, Duprez se présenta pour entrer dans les pages de la musique du roi et fut refusé. C'était vers 1817; Choron venait de fonder son école de chant, et un concours avait été ouvert pour choisir les élèves; Duprez se présenta à ce concours. Repoussé par un jury officiel, le petit musicien tenta une démarche auprès de Choron. L'audition réussit à merveille, et Duprez fut admis au pensionnat de musique religieuse. Choron s'attacha profondément au jeune garçon, dont il admirait les rapides progrès, tout en le gourmandant souvent à la façon du bourru bienfaisant. Un jour, le père de Duprez se présente à l'école de la rue Notre-Dame-des-Champs. « Eh bien, monsieur Choron, dit-il, êtes-vous content de Gilbert? — Non, monsieur, c'est un drôle que je punirai! — Et vous ferez bien, monsieur; je vous y autorise; je vous y aiderai même s'il le faut, ajoute le papa Duprez en brandissant sa canne; laissez-moi faire! — Comment, que je vous laisse faire? Voudriez-vous le battre par hasard? Un enfant qui chante comme un ange! — Mais, monsieur, vous me disiez... — Le meilleur sujet de mon institution! — Vous vous plaigniez... — Qui sera un jour le premier chanteur de son siècle! — Oh!... il a si peu de voix. — De la voix! Eh! qu'en a-t-il besoin, s'il n'en a pas, *il chantera avec sa jambe!* et il chantera encore mieux que les autres. » Et Choron laissa le père de Duprez fort indécis de savoir s'il devait punir ou embrasser son fils. Suivant M. Fétis, le premier essai que Duprez fit en public de son talent eut lieu dans des représentations de l'*Athalie* de Racine (1820) au Théâtre-Français, où l'on avait introduit des chœurs et des solos. Duprez y chanta une partie de soprano dans un trio composé pour lui et deux autres élèves de Choron par M. Fétis lui-même, et l'accent expressif qu'il mit dans l'exécution de ce morceau fit éclater les applaudissements dans toutes les parties de la salle.

Après quelques années de fortes études, Duprez quitta l'école de Choron pour se rendre en Italie. Il entreprit ce voyage aux frais du ministère de la maison du roi et fit quelques tentatives pour se faire entendre sur un théâtre. Elles ne furent pas plus heureuses que les débuts de l'élève; et, après six mois de démarches et de sollicitations infructueuses, Duprez, qui avait épuisé ses ressources pécuniaires, se vit contraint de recourir à Choron qui lui adressa l'argent nécessaire pour payer son voyage de Milan à Paris. De retour dans la capitale, il obtint enfin un modeste engagement au théâtre de l'Odéon, où il débuta, le 3 décembre 1825, par le rôle du comte Almaviva dans le *Barbier de Séville*, de Rossini (traduction de Castil-Blaze). « Ce début, raconte M. Edouard Duprez, avait lieu dans de mauvaises conditions. Duprez avait une voix de ténor; mais cette voix, devenue si puissante, était, à cette époque, pleine de charme et de douceur, mais faible et légèrement voilée dans les registres inférieurs. Pour le public, et surtout pour le public de l'Odéon, qu'importaient le goût et le savoir s'ils n'étaient secondés par les qualités matérielles? N'était-ce pas une imprudente hardiesse que de se présenter devant de tels juges avec une voix à peine formée, un physique exigu et une complète inexpérience de la scène? Choron comprenait le danger mieux que l'aventureux jeune homme, et ce fut contre sa volonté que Duprez risqua cette première et terrible épreuve. Le jour fatal arrivé, Choron assembla ses élèves et leur tint à peu près ce discours : « Messieurs, Duprez débute ce soir à l'Odéon; il y débute contre mon gré, car il n'a que du talent; sa voix est insuffisante et son inexpérience du théâtre complète. Il sera sifflé, et ce sera bien fait; c'est un ingrat que j'abandonne. Je défends à aucun de vous d'aller le voir : celui qui oserait enfreindre ma défense serait chassé sur-le-champ. D'ailleurs les portes de l'école seront fermées. » Le reste du jour le digne maître, inquiet, agité, négligea ses classes, même cette fameuse classe dite *de trois heures*, qu'il faisait en personne et qui semblait encore trop courte à ses auditeurs. Plus que jamais on l'entendit fredonner en agitant machinalement ses doigts sur le devant de sa redingote, comme sur le clavier d'un piano, signe, chez lui, d'une vive préoccupation. Enfin, l'heure fatale approchant, il descend dans la salle d'études, et y trouvant ses élèves rassemblés : « Que faites-vous ici? leur dit-il. N'est-il pas six heures et demie? — Oui, monsieur. — Mais, malheureux, on commence à sept heures, vous ne trouverez plus de places! — Mais, monsieur, vous nous aviez défendu!... — Quoi? d'aller applaudir votre camarade, votre ami à tous, mon meilleur élève! Pauvre enfant! ils le siffleront peut-être, les vandales! Et qui donc le défendra, qui donc lui rendra justice, si ce n'est vous, qui le connaissez, qui l'admirez? — Mais vous nous avez menacés... — Taisez-vous! vous êtes des égoïstes, des envieux, des mauvais cœurs! — Et puis, monsieur, pour aller au spectacle... — Il faut de l'argent? En voilà, morbleu! allez soutenir mon pauvre Gilbert. — Et vous, monsieur, n'irez-vous pas aussi?... — Moi! par exemple! un drôle qui m'a désobéi! Si j'y allais, ce serait pour le siffler... Mais partez! partez donc! » Le public peu musical de l'Odéon applaudit néanmoins Duprez après la sérénade du premier acte. Mais le reste du rôle ne fut pas favorable au débutant. Au milieu des applaudissements qui avaient éclaté à la fin de la sérénade, une voix éclatante et mêlée de sanglots se fit entendre et vibra au cœur de Duprez. Cette voix était celle de Choron. « Eh bien! messieurs, dit le soir, d'un air narquois, le professeur à ses élèves, comment a été Duprez?... pas trop mal pour une première fois, n'est-ce pas? »

Le second début du jeune artiste fut plus que douteux; il fut même marqué par une circonstance trop amusante pour ne pas être rapportée. Nous empruntons au spirituel ouvrage publié par M. Elwart sur Duprez le récit de l'anecdote. « Duprez chantait, dans l'opéra des *Folies amoureuses*, un duo avec un acteur dont le nom nous échappe. A peine avaient-ils articulé les premières mesures de ce morceau, que le parterre de l'Odéon, composé d'étudiants et de jeunes carabins, tous gens de joyeuse humeur, se mit à accompagner les deux chanteurs en sifflant l'air de la mélodie avec un ensemble et une justesse admirables. Duprez, qui n'avait jamais assisté à pareil sabbat, était tout tremblant et ne savait plus quelle contenance tenir, lorsque son partenaire, qui pouvait revendiquer, pour sa part, une bonne partie de l'accompagnement des petites flûtes du parterre, lui dit tout bas : « N'aie pas peur, petit; dans » cent ans, tous ces gens-là ne nous siffleront » plus. » Cependant Duprez, quoique très-abattu par cet échec, ne perdit pas tout à fait courage, et, quelque temps après, il chanta le rôle de don Octave du *Don Juan*, de Mozart, avec un succès réel. Une double raison avait affermi le courage de Duprez : la conscience de sa véritable valeur artistique et la juste ambition de donner du pain à sa famille. Peu de temps après son admission à l'Odéon, Duprez avait, en effet, épousé, par amour, Mlle Alexandrine Duperron, élève de Choron et cantatrice estimable.

La fermeture du théâtre de l'Odéon força Duprez à accepter un engagement à l'Opéra-Comique à des conditions dérisoires. Il débuta, le 13 septembre 1828, par le rôle de George dans la *Dame blanche*. Le résultat de cette nouvelle tentative fut presque décourageant. La voix de Duprez, remarquée dans l'air : *Ah! quel plaisir d'être soldat!* se prêtait mal aux roulades. Il se montra très-faible dans le morceau célèbre : *Viens, gentille dame*, et, comprenant à quel point son succès serait éphémère, il se rendit de nouveau en Italie, cette terre classique du chant. Arrivé à Milan avec sa femme, Duprez attendit quatre mois l'occasion de se faire entendre du public. Les deux époux furent enfin engagés, à raison de 855 francs pour toute la saison.

Vers cette époque, l'organe de Duprez subit une transformation si radicale qu'elle donna lieu aux plus étranges commentaires. Le plus grand nombre des dilettantes italiens, qui croit volontiers au merveilleux, admit, sans réfléchir, une espèce de légende qui racontait qu'un savant chimiste avait donné à Duprez un élixir incomparable, et que c'était grâce à ce philtre magique que le ténor, à peine remarqué d'abord, s'éleva rapidement au rang des artistes à jamais célèbres. Les chanteurs intelligents, doués d'une volonté énergique et d'une âme d'élite, connaissent tous la recette de ce prétendu philtre magique. Ils savent ce que peut l'étude incessante de la déclamation appliquée au chant, les miracles qu'opère l'art avec lequel on ménage sa respiration, la force étrange que donne à la voix une accentuation parfaite et la manière de *souligner* les notes à effet. Avec de pareils procédés et une voix ordinaire on peut aspirer à tous les triomphes. M. Duprez possédait au degré le plus éminent les qualités diverses que nous venons d'indiquer. Il avait de plus cette force de jeunesse que n'a pas altérée l'abus des plaisirs de bas étage. Son organisation physique était excellente et lui permit de donner ce fameux *ut* de poitrine qui a fait son mérite aux yeux de la masse, mais qui n'était rien comparé au prestige souverain du grand tragédien lyrique. Il fit plus, et, parvenant à dompter son organisation, il chanta le rôle du *Comte Ory* avec une légèreté surprenante.

Milan, Gênes, Bergame, Turin, Lucques et Florence acclamèrent tour à tour Duprez, qui fut engagé au théâtre San-Carlo, à Naples, où il obtint de prodigieux triomphes. Il créa alors ses plus beaux rôles dans *Inès de Castro* (avec la Malibran); *Lara*, de Ruolz; *Parisina*, *Rosamunda* et *Lucia*, de Donizetti. Ce dernier écrivait à l'artiste : « On dit que tu vas à la Scala pendant ce carnaval. Si cela est, songe, *per Dio!* que je *te duprétize* si tu laisses jouer ma *Lucie* par un autre que toi. Le pauvre ***, dans l'état où il est, ne pourrait la chanter, puisque, avec tous ses moyens, il voulait me la faire transposer. Si tu n'es pas un barbare, aie pitié de ma fille! Cher ami, j'espérais que ma *Lucie* n'aurait jamais d'autre interprète que toi. Ne l'abandonne point ou je te casse la tête! Si elle est promise, il n'importe! tu as l'avantage que c'est pour toi qu'elle a été conçue... et tu ne l'as jamais fait transposer!!! »

Après un court voyage en France, où l'attirait le désir de revoir sa famille (1836), Duprez retourna, pour un an seulement, en Italie, à Vicence, où le directeur du théâtre les avait engagés, sa femme et lui, à raison de 40,000 francs. Ils y jouèrent la *Lucia* et le *Bravo*. Les succès du ténor avaient eu, depuis 1832, un tel retentissement qu'on s'en préoccupait à Paris. La direction de l'Opéra lui proposa un engagement. Castil-Blaze a raconté toutes les péripéties de ces négociations qui aboutirent, mais qui amenèrent malheureusement la retraite d'Adolphe Nourrit.

« L'avenir de l'Opéra reposait sur un seul ténor, Nourrit. Plein d'ardeur et de zèle, ce virtuose avait fait depuis seize ans un usage immodéré de ses forces. La direction voulut se ménager d'autres ressources, et Duprez fut engagé comme premier ténor *en partage*. Une carrière de seize années de bonheur n'avait point préparé Nourrit à l'idée de ce partage, sans exemple jusqu'alors à l'Opéra... En vain ses amis essayèrent-ils de le rassurer. A tous leurs arguments il opposait le peu de vraisemblance que la faveur publique se répartît également sur deux acteurs tenant le même emploi. Il fallait, disait-il, que l'un des deux succombât, et cette pensée le désolait, l'accablait. Il ne voulut point essayer de la lutte... Je le saisis un jour qu'il passait vivement à côté de moi sur le boulevard des Italiens : « Vous ne m'échapperez » pas, lui dis-je; pourquoi vous préoccuper » ainsi de la venue de Duprez? Tant d'autres » ont débuté sans vous porter atteinte. — Il » me connaît et vient sur moi! Je ne le connais point, je dois le redouter. — L'empire » est assez grand pour offrir deux places » éminentes à deux talents d'un caractère » bien tranché. — Oui, sans doute; il sera si » bien tranché, que l'on va me caser dans les » pères nobles, et l'autre aura tous les amoureux. On vient déjà de m'enlever, de retirer de mes mains un rôle de jeune ténor » (Guido). — Il me semble pourtant que, dans » la *Juive*, Eléazar est le mieux partagé. — » Je le crois bien; c'est moi qui disposai, » composai ce rôle, après avoir refusé celui » de Léopold, personnage insignifiant et sans » couleur. La même licence ne me sera plus » accordée. Sans le prévoir, j'ai fait mon malheur; je me suis fourré dans les pères nobles, on m'y laissera. — Résister depuis six » ans, et résister victorieusement à Meyerbeer, ce grand briseur de voix, c'est être à » l'épreuve de la bombe. Duprez aura-t-il autant de force et de bonheur que vous en » avez eu? Il a réussi dans les opéras italiens, » il est vrai; mais attaquer les phrases de » cornet, de trombone, de trompette, distribuées dans les rôles de Robert, de Raoul, » est tout autre chose. Il s'agit ici de vigueur » musculaire, d'un déploiement de moyens, » d'énergie sonore, étranger à l'art du chanteur. L'administration désire vous garder, » restez; quitter la partie, c'est la perdre. » Sachez attendre, assez du moins pour juger » la balle, et vous succéderez à votre successeur. » Autant valait parler au cheval de bronze de Henri IV. Nourrit ne me répondit plus; c'était un parti pris. Après quelques jours d'agitation, il donna sa démission et prépara sa représentation de retraite, qui eut lieu le 1er avril 1837. La recette et l'enthousiasme prouvèrent les regrets du public. »

Le 17 avril suivant, Duprez débutait par le rôle d'Arnold dans *Guillaume Tell*. La salle était comble et la curiosité surexcitée au plus haut degré. La première impression fut loin d'être favorable au nouveau ténor. Sa taille exiguë, son physique ingrat et le peu de noblesse de sa tournure choquèrent les plus indulgents. Mais, dès les premières phrases du récitatif, il fallut admirer cette déclamation si noble et si poétique, cette voix éloquente et fière. Alors, par un singulier prodige de l'art, Duprez sembla grandir aux yeux des spectateurs et acquérir les proportions des héros d'Homère. Ce fut au milieu d'un silence admiratif que le célèbre ténor soupira : *O Mathilde, idole de mon âme!* silence interrompu bientôt par des bravos enthousiastes. Dès lors le résultat de l'épreuve était facile à prévoir. L'âme de l'artiste entrait en communication avec le public, et l'*ut* de poitrine ne parut qu'un brillant superflu. Le chef-d'œuvre de Rossini obtint, grâce à son interprète, le succès qu'il méritait. Duprez brilla moins dans *Robert;* mais il obtint un très-grand succès dans le rôle de Guido, de *Guido et Ginevra*, opéra d'Halévy. Le talent hors ligne de l'artiste se trouva à l'aise pour exprimer les sentiments les plus opposés. Amour, rêverie, mélancolie, désespoir, fureur, noble fierté, tout était réuni dans cette exécution merveilleuse. Duprez eut, dans le récitatif, des élans dont la salle frissonna tout entière. La *Favorite* et la *Reine de Chypre* achevèrent d'assurer à leur interprète un nom à jamais glorieux dans les fastes de l'art musical.

Cependant, après dix ans de nobles travaux, Duprez, qui avait supporté seul le poids de l'écrasant répertoire de l'Opéra, crut devoir prendre sa retraite. La voix du grand artiste était altérée. A cette occasion, Rossini écrivit à Duprez : « Illustre ami, ce n'est point sans une vive douleur que j'ai appris que vous abandonniez l'Opéra. Votre retraite est une grande calamité pour cet établissement et une immense perte pour mon pauvre *Guillaume Tell*, à qui votre beau talent avait donné une nouvelle vie. » Duprez avait déjà formé de remarquables élèves, et, en 1849, à sa représentation de retraite, il présenta au public de l'Opéra Mlle Miolan (devenue Mme Carvalho), qui chanta le rôle d'Eudoxie dans le deuxième acte de la *Juive* et des fragments de *Lucie*. L'élève parut digne du professeur. Duprez se fit encore entendre au Théâtre-Italien, le 9 janvier 1851, dans le rôle d'Edgar. Il avait voulu soutenir